

Le naufrage du Titanic *Damnation* de Béla Tarr

Gérard Grugeau

Numéro 41, hiver 1988–1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22641ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grugeau, G. (1988). Compte rendu de [Le naufrage du Titanic / *Damnation* de Béla Tarr]. *24 images*, (41), 18–18.

DAMNATION

de Béla Tarr

LE NAUFRAGE DU TITANIC

par Gérard Grugeau



«Destin sans issue». *Damnation* a remporté le prix Alcan du meilleur long métrage présenté au Festival.

Damnation du réalisateur hongrois Béla Tarr a remporté cette année au FNC de Montréal le prix Alcan du meilleur long métrage, décerné par l'Association québécoise des critiques de cinéma. Ce jeune cinéaste déjà remarqué dans divers festivals internationaux (*Le nid familial* (1977), *Rapports préfabriqués* (1982), *Almanach d'automne* (1984) livre ici une oeuvre forte qui aura retenu l'attention tant par la sombre désespérance de son propos que par l'envoûtante virtuosité de sa mise en scène. Soulignons au passage que *Damnation* est le premier film hongrois indépendant réalisé en marge des structures de production courantes, grâce notamment à l'aide de l'Institut du film hongrois et à la télévision.

Karrer, un homme qui a perdu le contact avec la réalité, tente désespérément de tisser quelques liens d'humanité dérisoires avec la chanteuse du bar Titanic. Afin d'approcher la jeune femme, il intéresse le mari de celle-ci à un trafic de contrebande et réussit à éloigner son rival pour quelques jours. Bref, une autre de ces histoires banales de triangle amoureux. Voilà pour l'anecdote. Mais, on aura compris que *Damnation* fait partie de ces oeuvres noires traversées par un tel désir de cinéma que la trame narrative en devient accessoire. L'essentiel étant ailleurs. Un ailleurs de grisaille qui émane des paysages industriels d'une Hongrie intemporelle (années 50?) et universelle, sorte de *no man's land* métaphysique en état de déliquescence avancée.

Cette déliquescence irrépressible constitue le sujet même du film. Sous nos

yeux, un monde malade de «la perte de sens» se désagrège et se laisse glisser, exsangue, vers son destin sans issue. Un monde de la solitude urbaine au sein duquel, de rebuffades cruelles en rapprochements avortés, les amours meurent avant même d'être nées. Partout, la résignation, l'inaptitude à vivre la vie imprègnent les êtres, les lieux. Les regards, les pensées ne parviennent plus à se fixer. La méfiance, la corruption s'insinuent dans la tiédeur des âmes comme les brouillards de l'aube. Jusqu'à la beauté qui n'est plus qu'un rêve impossible à rêver. Jusqu'à la peur de la folie que l'on ne s'efforce plus de saisir comme ultime bouée de sauvetage. Immense Titanic chargé d'amères désillusions, le lourd paquebot du monde coule à sa perte, inexorablement.

Si *Damnation* séduit par la cohérence de son récit, il tire essentiellement son irrésistible attrait de la constante exigence formelle à laquelle Béla Tarr soumet le matériau filmique. Terrains vagues bourbeux, immeubles en décomposition, murs détremés: toute matière solide se liquéfie lentement à l'écran par absorption progressive de l'humidité ambiante. La forme elle-même devient déliquescence. Le naufrage est total. Ce naufrage, le jeune cinéaste le filme en longs plans-séquences qui lui permettent d'intégrer dans une même coulée de caméra les différentes composantes du récit. Partant systématiquement de plans fixes étirés à l'extrême, les mécanismes de la mise en scène s'enchaînent alors implacablement: lents travellings latéraux, souvent alternés, qui viennent isoler les personnages en plans fixes, puis reglissements de la caméra vers

des éléments du décor fortement connus (grillages, murs, miroirs, embrasures de fenêtres, pièces vides). Dilaté, le temps n'existe plus. Les gestes, les mots n'ont plus de prise sur le réel. La remarquable fluidité de ces longs plans-séquences, construits avec une rigueur stupéfiante, confère au film un caractère obsessionnel qui renvoie directement à l'aliénation dans laquelle sombrent Karrer et les passagers du Titanic.

Par ses éclairages contrastés (bar, intérieurs), aussi bien que par la sobre texture de ses gris (scènes d'extérieur), la photographie de Gábor Medvigy réussit à rendre palpable la dilution du réel. Très présente, la trame sonore contribue également pour une grande part au climat de fascination qu'exerce le film: benues des ouvriers qui parcourent inlassablement un ciel livide, tout en faisant entendre les obsédants cliquetis de la friction des câbles; chansons et musiques de Mihály Vig aux accents répétitifs d'une mélancolie déchirante, qui scandent les dernières mesures d'une vaine partition déjà jouée d'avance.

De par la pertinence de ses choix esthétiques et la densité de son univers, *Damnation* de Béla Tarr marque assurément l'émergence d'un grand cinéaste. Émerger de la déliquescence tient pourtant presque du paradoxe. Et si l'art avait remis à flot le Titanic! ●

KÁRHOZAT

Hongrie. 1988. Ré.: Béla Tarr. Scé.: Béla Tarr et László Krasznahorkai. Pho.: Gábor Medvigy. Mus.: Mihály Vig. Int.: Miklós B. Székely, Vali Kerekes, Hédi Temessy. 116 min. Noir et blanc.